

# LE PÊCHEUR DE PERLES

Par EMMANUEL GONZALÈS

## I

JOAQUIN REQUIEM

A l'époque où se passèrent les événements singuliers qui forment le fond de ce drame, le monde maritime offrait un spectacle peut-être unique dans ses annales. Le célèbre *balai de Hollande* n'avait pas encore nettoyé les mers de tout rival. La marine anglaise s'ébauchait sur le chantier. La noblesse de France ne voyait dans ses colonies que de vils comptoirs où les cadets de Gascogne pouvaient seuls aller compromettre leur blason. C'est alors que les Espagnols, maîtres des Indes, purent lester leurs galions de lingots d'or et d'argent. Ils avaient exterminé ou soumis les Indiens, et relégué les plus indomptables au fond des bois, loin de leurs carbetts incendiés, et ces malheureux nichaient leurs cabanes à la cime des mangliers. Les plus dociles travaillaient aux mines et aux pêcheries de perles pour le compte de l'Espagne. L'inquisition de Madrid régnait sur cent villes dans les riches contrées de l'Amérique du Sud et des Antilles. Chaque port contenait, lors du début de cette histoire, des flottes de vaisseaux marchands richement chargés pour la Péninsule.

Pourtant depuis plusieurs mois tous ces navires dormaient honteusement à l'ancre sans oser s'aventurer en mer. Chose étrange ! l'orgueilleuse et puissante Espagne avait peur de quelques centaines de pirates déguenillés, vautours de la mer Caraïbe qui avaient choisi pour observatoire un rocher de seize lieues de tour, l'île de la Tortue.

La pêcherie de perles où eurent lieu les premières scènes de ce récit s'appelait la Rancheria. Elle était située sur la côte orientale de l'île espagnole, qui fut depuis Saint-Domingue, et elle offrait un coup d'œil ravissant. La nature vigoureuse des Antilles y laissait éclater toute sa luxuriante splendeur. Les flots d'un bleu foncé venaient mourir sur la plage avec ce grondement harmonieux et monotone qui berce la pensée.

Le *Hatto* ou maison de plaisance du commandeur don Ramon Carral, se détachait gracieusement sur ce paysage vierge avec ses pignons pointus et ses balcons moresques. Il était flanqué, en guise de tourelles, de quatre kiosques peints et tout empanachés de plantes grimpantes qui montaient jusqu'au toit, laissaient pendre leurs brindelles vertes au dehors et venaient s'enrouler le long des appuis des fenêtres comme les festons d'une broderie. Derrière le *hatto* s'ouvrait un bois d'orangers, de papayers et de bananiers, beaux arbres étoilés de fruits d'or et de fleurs pourprées qui couvraient une colline entière. La maison était pour ainsi dire adossée à ce paravent fleuri.

Pourtant une tristesse vague assombrissait le front d'une jeune fille qui, vers la fin d'une belle nuit de mai, se promenait nonchalamment sur le balcon du *hatto*, suivie d'une négresse. Cette enfant, dont la démarche avait la grâce onduleuse particulière aux créoles, était la reine de la Rancheria, dona Carmen de Zaratès. Au bout de quelques minutes, elle se sentit fatiguée et s'accouda au balcon, attendant les préparatifs de la pêche des perles, qui commence habituellement à six heures du matin.

Dona Carmen avait dix-sept ans. Son beau visage annonçait une âme candide, loyale et résolue. Vive, impétueuse par moments, mais essentiellement bonne, elle rachetait toujours par le charme d'un sourire et d'une bonne parole, l'ordre ou le reproche trop impérieux qui avait pu lui échapper. Sa beauté contrastait vivement par des nuances toutes septentrionales avec les visages noirs, dorés ou tatoués qui l'entouraient d'ordinaire. Dona Carmen avait hérité de sa mère, flamande, de Bruges, une de ces figures mélancoliques, pâles

au repos, mais que la moindre impression colore des teintes du plus vif incarnat. Alors, cette resplendissante fraîcheur écrasait toute toilette, et une fleur paraît dona Carmen mieux qu'une rivière de diamants.

Le matin dont nous parlons, les boucles de ses cheveux châtain, sans poudre, tombaient en s'ébouriffant sur ses épaules. Ses grands yeux noirs, aux cils de velours, étaient fixés sur la mer et attestaient par leur éclat l'énergie de son âme, comme parfois leur expression souriante et douce révélait son exquise bonté. C'était une beauté digne du cadre qui l'entourait.

La nuit finissait. Les fleurs ouvraient leurs corolles aux insectes réveillés. Dans le lointain, les forêts et les collines sortaient de l'ombre, puis se dégageaient de leurs perspectives confuses et infinies pour reprendre leurs véritables proportions. Cette fraîche clarté de l'aube, dans laquelle les étoiles viennent de s'éteindre et que ne dore pas encore le soleil, faisait jaillir un éblouissant paysage, à chaque seconde plus distinct.

Dona Carmen semblait absorbée par la vue de ce sublime horizon, quand elle entendit une voix qui lui était trop connue dire brusquement derrière elle :

— Déjà levée, *senorita* ?

Elle se retourna vivement et aperçut le visage dur et ironique du commandeur don Ramon Carral.

C'était un homme petit, maigre, mais nerveux. Ses lèvres pincées, ses yeux fauves aux paupières rougies, la courbure exagérée de son nez, tout en lui décelait un esprit cupide et implacable. Cousin et associé du frère de dona Carmen, il comptait épouser la jeune héritière de Rancheria, et devenir ainsi seul maître de cette magnifique pêcherie. Habitué au commandement, et de plus, considérant toujours cette charmante fille comme un enfant, il la traitait d'une façon impérieuse. Dona Carmen avait jusqu'alors supporté cette tyrannie par respect pour la mémoire de son père ; mais cette fois, troublée par le ton grossier de cet homme, elle sentit son cœur se révolter.

— Je veux aujourd'hui assister à la pêche, répondit-elle froidement. Puisque c'est le seul plaisir qui puisse nous distraire dans cette solitude, permettez-moi d'en jouir. Vous m'avez déjà interdit les promenades dans le bois, sous prétexte de mille dangers imaginaires, depuis les serpents jusqu'aux *ladrones*. Je suis prisonnière chez moi. Cela doit vous suffire !

Don Ramon dissimula un mouvement d'impatience et répliqua d'une voix sèche :

— Voudrais-je vous priver d'un plaisir, Carmen ! Mais vous savez que votre vue encourage les pêcheurs à gages et les esclaves à négliger leur devoir. Ils comptent sur votre indulgence.

— Je suis juste, *senor*, et je méprise les cruautés inutiles. Voilà tout. Ces pauvres gens sont des créatures de Dieu.

Don Ramon porta alors à ses lèvres le sifflet d'argent qui pendait sur sa poitrine au bout d'une chaîne, et en tira un son aigu et prolongé. Une foule d'esclaves, d'Indiens et de pêcheurs sortit aussitôt des ajoupas, huttes grossières qui s'étendaient comme un ruban le long du rivage. La plage déserte fut bientôt animée par leur marche, leurs cris et leurs chants joyeux. En passant sous le balcon, ils s'inclinèrent respectueusement. Dona Carmen, que le commandeur observait, répondit par un demi-sourire à ces témoignages d'affection ; mais elle resta pensive.

Les pêcheurs détachèrent leurs canots à six rames et tous vinrent se grouper autour de la capitana, ou grande barque perlière. Un seul canot n'avait pas encore quitté le rivage ; les rameurs, immobiles, semblaient attendre. Don Carral leur fit signe de se hâter. Alors ils crièrent de toutes leurs forces :

— Joaquin ! Joaquin !

Rien ne répondit à cet appel.

Le commandeur frappa du pied avec colère et siffa de nouveau. Cette fois, on vit paraître sur le seuil du dernier ajoupa un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, en caleçon de coutil rayé, bras et poitrine nus, les cheveux ras sous un